

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

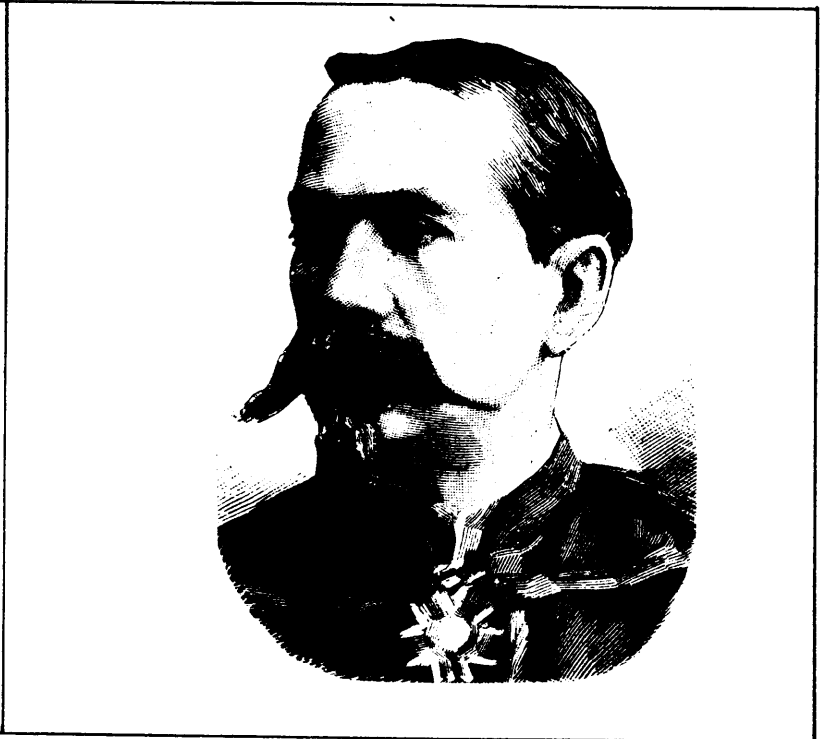
2ème année, No. 68. — Samedi, 22 août 1885
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

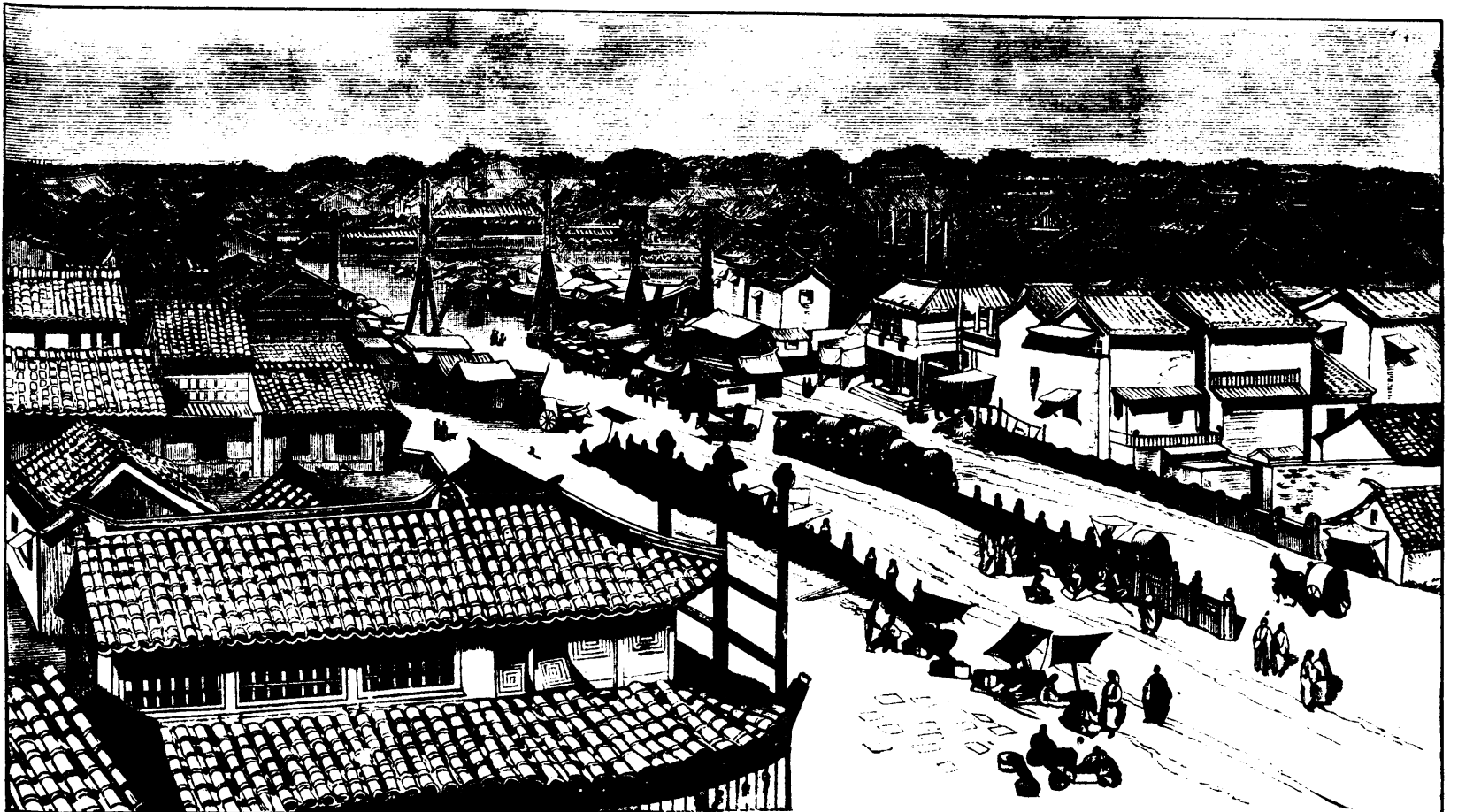
ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



LE JUGE RICHARDSON, QUI A CONDAMNÉ RIEL



LE GÉNÉRAL DE COURCY, COMMANDANT-EN-CHEF AU TONKIN



CHINE. — UN FAUBOURG DE PÉKIN

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 22 août 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Poésie, par André Lemoine. — Clara Dumont, par Stanislas Côté. — Littérature nouvelle. — Le mois d'août. — La Portense de Pain (suite). — Pique-nique — Un conseil par semaine. — Le général de Courcy. — Nos primes : Liste des réclamants du dernier tirage. — Rébus — Choses et autres. — Les moissons.

GRAVURES : Portrait du juge Richardson, qui a condamné Riel. — Portrait du général de Courcy — Chine : Un faubourg de Pékin — Le mois d'août. — Gravure du feuilleton. — Rébus.

ENTRE-NOUS

DARBLEU ! en voici bien d'une autre !

Comment ! au moment où tous, nous sommes unis pour demander la grâce de Riel, sans nous occuper de nos opinions politiques ou religieuses ; au moment où un cri de pitié et de clémence se fait entendre partout, voici des polissons qui ont l'aplomb de faire des menaces si on ne pend pas un pauvre Métis.

Ah ! c'est trop fort, par exemple !

Des menaces ! vous osez faire des menaces ! vous osez prédire une guerre de race si on ne se sert pas de la corde que vous avez filée pour faire un mauvais coup, afin de satisfaire des haines injustifiables.

Et ce sont les orangistes de Toronto qui osent parler ainsi !

Si Riel est pardonné, disent-ils, par sir John Macdonald, à la demande des Canadiens-Français, il s'apercevra bientôt que pour un ami il se sera fait cent ennemis, et il hâtera une guerre de race qui est inévitable.

Tout cela ne doit pas être bien sérieux, et en admettant même que cela le fut, je crois que tous les Canadiens resteront calmes jusqu'au moment où, comme disait le premier Charrette, il s'agira d'invoquer "Notre-Dame de Tappe Dur !"

Et alors, gare aux coups !

* * *

Avez-vous jamais compris qu'on fut Orangiste ?

Car enfin, que diable cela signifie-t-il de venir se réjouir chaque année d'avoir égorgé des catholiques ?

Pour des gens qui se piquent d'avoir une religion pure, très pure, cela me semble pas mal manquer de charité que de se féliciter, au nom de Dieu, d'avoir tué d'autres serviteurs de Dieu.

Comme je n'ai pas l'habitude de mâcher les mots, je dirai que ce système de fête est tout simplement canaille.

Est-ce que nous nous réjouissons, nous, catholiques, de la Saint-Barthélemy ? Est-ce que nous avons institué une fête pour cet anniversaire ?

On dit pour expliquer leur conduite, sinon pour les excuser, que ce sont des fanatiques.

Fanatiques, évidemment, mais fanatiques dangereux, qu'il faudra un jour ou l'autre mettre à la raison. Et ce jour-là, ce sera encore "Notre-Dame de Tappe dur" qu'il faudra invoquer.

* * *

Riel ! Riel !

Que de bruit autour de ce nom, que d'éloquence aussi, que de nobles idées, de beaux sentiments ce nom a provoqués, au nom de la justice, de la liberté, de la Patrie !

O mes amis, que vous devez donc être fiers, après cent vingt ans de séparation, de sentir couler dans vos veines ce sang si pur, si noble, si généreux que vous a donné la France !

C'est aux jours d'épreuves, aux grands jours de malheur que l'on sent que vous êtes vraiment les fils de cette belle terre, que l'on nomme France.

Quand j'ai entendu, dimanche, la voix ardente, patriotique, passionnée de M. Lemieux, l'un des défenseurs de Riel, vraiment, j'ai senti un frisson courir dans tout mon être et je me suis relevé plus fier, plus fort, plus vaillant, embrasé par les accents

inspirés par un grand cœur et qui sortaient d'une bouche si éloquente.

Oubliant le sujet qui se discutait, oubliant Riel, ne me souvenant plus des Métis, ni du Nord-Ouest, vingt fois j'ai été tenté de crier : "Vive la France !"

Oui ! j'étais fier de ce vaillant qui disait, carrément et sans ambage, toute sa pensée et qui vidait son cœur en donnant toute son âme.

* * *

Plus tard, on se souviendra, j'espère, des noms des hommes de cœur qui se sont mis à la tête du mouvement en faveur de Riel.

J'ai écrit : j'espère, non, je raie ce mot et je dis j'en suis sûr, car les Canadiens ont la mémoire du cœur.

Donc, souvenons-nous de ces noms, L. O. David, le patriote désintéressé, qui va droit au but, sans calculer et sans jamais regarder en arrière.

Chs de Lorimier, le neveu du brave de 1837.

Chs Champagne, le prisonnier de Woosley, ce général Boum Boum de l'Angleterre.

Georges Duhamel, ce vaillant jeune avocat, qui se donne tout entier à la belle cause qu'il défend.

L'hon. R. Laflamme, un vétéran de la lutte.

Et Lemieux, Fitzpatrick, le Dr Marcil, A. Christin, St-Pierre.....tous ceux enfin qui combattent le bon combat.

Ils sont conservateurs, libéraux, castors, qu'importe ! Ce sont des gens de cœur.

* * *

Je vous ai donné dans un numéro précédent les noms des jurés qui ont joué la comédie sinistre de Regina, et aujourd'hui LE MONDE ILLUSTRÉ publie le portrait de Richardson, l'illustre juge du Nord-Ouest.

S'il est bon de connaître les noms des hommes qui ont joué un triste rôle dans l'histoire contemporaine, il n'est pas mauvais d'avoir aussi sous les yeux les traits d'un juge qui a commis tant d'illégalités.

Eh bien ! le voilà tel qu'il est, cet employé ministériel, dont on parle tant depuis deux mois.

Né à Londres en 1826, il émigra au Canada avec sa famille vers 1840. Reçu avocat en 1847, il pratiqua pendant plusieurs années dans la province d'Ontario.

Il fut nommé, en 1872, à une haute situation dans le département de la justice, à Ottawa, position qu'il occupa jusqu'à sa nomination au poste de magistrat du Nord-Ouest, avec résidence à Regina.

Comme on le sait, l'impartialité n'est pas le fort du juge Richardson.

Les plus importantes questions de droit soulevées par les avocats de la défense ont été, par lui, décidées avec une rapidité de jugement significative.

Je ne vous souhaite pas d'avoir affaire à cet intègre magistrat.

* * *

Si je n'ai pas encore parlé de la fermeture de bonne heure, c'est que j'ai vu que les lectrices et les lecteurs du *Monde Illustré*, n'avaient nul besoin d'être stimulés pour commettre une bonne action.

Des appels nombreux ont été faits dans la presse quotidienne, et je ne parlerai du mouvement que pour encourager le public à persévérer dans la campagne qu'il a entreprise contre les retardataires.

La fermeture de bonne heure est, comme le dit mon collègue Gagnépetit, une question nationale, une question humanitaire qui intéresse tous les citoyens et qui doit toucher le cœur de toutes les mères.

Voyons, madame, vous qui tenez cet enfant sur vos genoux, vous qui passez vos nuits à son chevet, à la moindre indisposition, vous qui lui sacrifiez votre santé et votre vie pour en faire un homme fort, courageux et instruit si possible, savez-vous ce qu'il deviendra si la fortune vous est contraire et s'il doit comme tant d'autres travailler au sortir de l'école ? Eh bien ! il s'en ira dans une de ces cavernes où l'on gèle l'hiver, où l'on brûle l'été, travailler pendant quelques heures et bailler aux corneilles tout le reste du jour et cela de huit heures du matin à onze heures du soir.

L'enfant était intelligent, quelques heures d'études pendant la semaine auraient développé cette

intelligence, il aurait pu comme tant d'autres de ses camarades des pays étrangers, sortir de sa sphère étroite, pour devenir quelqu'un, quelque chose, mais il ne le pourra pas, parce que M. X... ou M. Z... a jugé qu'il était indispensable de vendre un rouleau de fil après huit heures du soir.

* * *

Et vous, jeune fille, qui, ne connaissant rien de la vie, entrez gaiement dans ce magasin réprouvé, qui tient ses portes ouvertes après huit heures, que faites-vous ? Vous achetez ce colifichet qui vous tente, qui sourit à votre coquetterie, vous vous rendez coupable d'une mauvaise action en soutenant ce marchand égoïste et sans cœur.

Tenez, regardez bien en face cette jeune fille qui vous sert ; elle est jeune comme vous, comme vous elle a besoin d'air et de repos, comme vous elle a une famille qu'elle aime et quelqu'un qui n'est pas de sa famille, qu'elle aime encore plus ; et par vous elle est tenue quinze heures, debout, dans ce magasin qui, en échange d'un morceau de pain, lui prend sa santé, ses forces et son cœur.

Pitié pour ces travailleurs, mademoiselle, soyez charitable, d'une charité facile et peu coûteuse, n'achetez pas dans la soirée.

* * *

Et vous, jeune homme, qui avez le travail facile, que le sort a favorisé, qui quittez vos occupations à six heures et jouissez largement de tout ce que la vie a de bon, de grand et de noble, venez en aide à vos malheureux collègues.

Je sais bien que la promenade du soir est grandement favorisée par l'ouverture des magasins, et que cette promenade vous est douce par les agréments qu'elle vous procure. Qu'est-ce que cela auprès d'une bonne action ?

Lorsque l'âge et la famille seront venus, prenez garde de ne pas être puni de cet égoïsme. Qui sait si votre fils, ou même votre fille, ce qui serait encore plus dure et plus pénible, ne seront pas jetés par la force des choses dans un de ces magasins dévorant plus de jeunes âmes que le Moloch Carthaginois !

Allons, que notre population Montréalaise, qui n'a jamais refusé son aide aux malheureux qui ont fait appel à sa charité, continue son œuvre et qu'elle fasse fermer les magasins des marchands qui n'ont pas compris la nécessité et la grandeur de la fermeture à bonne heure.

* * *

Le dernier courrier de Paris nous donne le récit d'une aventure dont je ne garantis pas l'authenticité, car la chose me paraît un peu trop raide, pour y ajouter foi de prime abord.

Une parisienne, qui avait l'habitude de prendre des bains dans lesquels entraient une foule de compositions destinées à rendre la peau plus blanche, fut saisi d'horreur un beau matin en se regardant dans un miroir.

Elle était noire, mais noire comme la négresse la plus sombre.

Elle envoya chercher un médecin qui se mit à rire et lui dit :

— Madame, vous n'êtes pas malade ; vous êtes un produit chimique. Vous n'êtes plus une femme, mais un sulfure. Il ne s'agit pas de traitement médical, mais d'obtenir une simple réaction chimique. Je vais vous ordonner de prendre un bain d'acide sulfurique étendu d'eau. L'acide aura l'honneur de se combiner avec vous et d'enlever le soufre et le métal qui vous incommode et formera un sulfate. Quant au précipité il consistera en une jolie femme aussi blanche que vous êtes noire en ce moment.

LEON LEDIEU.

Qui montre trop souvent sa bourse, s'expose à ce qu'on la lui emprunte. — JEAN GRANGE.

Le chagrin lui-même est injuste.

Dans les inévitables séparations de la vie, il fait couler chez les uns de douces larmes qui les font passer pour des âmes sensibles et tendres. Au contraire, il paralyse la sensibilité extérieure chez d'autres que l'on traite de cœur de pierre ; mais il les ronge à son heure, en dedans.

POÉSIE

Le bouvreuil a sifflé dans l'aubépine blanche ;
Les ramiers, deux à deux, ont au loin roucoulé,
Et les petits mugnets, qui sous bois ont perlé,
Embaument les ravins où bleuit la pervenche.

Sous les vieux hêtres verts, dans un frais demi-jour,
Les heureux de vingt ans, les mains entrelacées,
Echangeant, tout rêveurs, des trésors de pensées
Dans un mystérieux et long baiser d'amour.

Les beaux enfants naïfs, trop ingénus encore,
Pour comprendre la vie et ses enchantements
Sont émus en plein cœur de chauds pressentiments
Comme aux rayons d'avril les fleurs avant d'éclorre.

Et l'homme ancien qui songe aux printemps d'autrefois,
Oubliant pour un jour le nombre des années,
Ecoute la voix d'or des heures fortunées
Et va silencieux en pleurant sous les bois

ANDRÉ LEMOYNE.

CLARA DUMONT

CLARA DUMONT était une bonne fillette de dix-sept printemps, pleine de cœur et d'esprit, pas trop paresseuse, très attachée à sa tante, Bibiane Lourbec, et de plus jolie à croquer, avec ses joues fraîches, son œil noir et sa belle prestance, ce qui ne gêne rien au dire de beaucoup de gens ; quant à moi, je trouve que souvent cela gêne tout. Mais ça ne me regarde pas, pour le moment.

Clara avait perdu sa mère alors qu'elle n'avait que quelques mois. Elle avait seize ans lorsque son père, un entrepreneur de bâtisses dans les environs de Montréal, se tua en tombant d'un échafaud sur le pavé.

Une police d'assurance de mille piastres sur sa vie fut tout l'héritage qu'il laissa à Clara, et une tante de sa mère, une vieille fille, charitable comme toutes ses pareilles, Bibiane Lourbec la recueillit chez elle.

Bibiane habitait une maison entourée d'un beau jardin, dans un des faubourgs de Montréal.

C'était la bonté même que cette Bibiane. Voyant Clara dans la peine, elle avait trouvé tout naturel de la prendre chez elle.

Elle la traitait comme si elle eut été son enfant ; et elle comptait bien lui donner un jour sa petite propriété et son livret de dépôts à la banque d'épargnes.

Pendant les premiers temps, Bibiane ne cessait d'admirer Clara. Les larmes qu'elle versait au souvenir de ses parents défunts, l'émotion qu'elle éprouvait lorsque quelqu'un lui parlait d'eux, son assiduité au travail, son air sérieux lorsqu'elle lisait, après sa journée faite, dans des beaux livres pleins d'images, que Bibiane croyait être l'histoire de Geneviève de Brabant, ou le conte de la belle Magalonne ou la vie de quelque sainte, tout cela faisait grand plaisir à la bonne tante qui ne haïssait rien tant que les paresseuses, les mijaurées et les têtes folles.

Cependant, au bout d'une semaine, Bibiane commença à s'apercevoir que les lamentations de Clara, au souvenir de ses parents, se ressemblaient toutes, qu'elles avaient un ton à peu près uniforme, quelque chose comme la répétition d'un petit boniment sentimental. Elle se demanda si les tricots fins et les dentelles au crochet étaient bien l'ouvrage d'une pauvre fille. Elle s'informa donc quels étaient ces beaux livres que Clara lisait et relisait si souvent, et celle-ci ayant répondu que c'étaient de beaux romans, Bibiane, qui avait beaucoup de finesse, fit semblant de rien et pria sa nièce de lui en lire quelques pages. Depuis longtemps déjà, la vue fatiguée de Bibiane ne lui permettait plus de lire, et encore à l'aide de fortes lunettes, que son *Formulaire de prières*, imprimé en caractères très gros.

Clara se rendit de bonne grâce à la demande de sa tante. Elle lui lut l'histoire d'une faiseuse de manchons, que la Providence avait douée de tous les dons. Après une foule d'aventures, toutes plus invraisemblables les unes que les autres, dont quelques-unes assez scabreuses, Hélène Brinborion, c'était le nom de l'héroïne, épousait un avocat, député aux Communes, et finalement devint la

femme d'un chevalier Compagnon de l'Ordre du Chameau Bleu et ministre fédéral, après un veuvage assez accidenté.

Le lendemain, quand Clara recommença ses jérémiades sur son défunt père et sa défunte mère :

— Ma bonne enfant, lui dit Bibiane, je connais et j'apprécie votre amour pour vos parents qui ne sont plus ; mais ceux qui ne vous connaissent pas douteraient certainement de votre sincérité s'ils vous voyaient avec ces airs qui sentent le théâtre. Quand on a beaucoup de peine, on pleure davantage et l'on parle moins. Il ne suffit pas d'être vraie, il faut être naturelle. Or, vous avez un petit air prétentieux qui déplaît, on dirait que vous récitez un rôle !

Clara baissa la tête et se mordit les lèvres.

Ce fut bien autre chose quand tante Bibiane ajouta :

— Ma pauvre enfant, j'ai encore beaucoup de choses à vous dire. Je regrette d'avoir à vous causer de la peine, mais il vaut mieux que je vous dise de suite tout ce que je pense.

« Désormais, si vous voulez me faire plaisir, vous abandonnez vos dentelles et vos tricots fins, pour ne les prendre que le mardi, à titre de récréation. Le reste de la semaine, vous vous occuperez du ménage, vous raccommodez nos chemises et nos bas ; vous vous occuperez de nos volailles, ce que je ne puis plus faire à cause de mon âge, mais qui convient à merveille à une grande fille qui se destine à épouser un jour quelque honnête cultivateur. »

A ce mot de *cultivateur*, Clara fit la grimace.

— Je sais bien, reprit Bibiane, que ce ne sont point là vos rêves. Mais il ne s'agit pas de tous les châteaux en Espagne qui hantent votre imagination. Il s'agit plutôt de votre avenir, de ce qui est possible et raisonnable, de vous préparer enfin au rôle que vous a destiné le bon Dieu. La fille d'un entrepreneur doit épouser un cultivateur.

— Jamais de la vie ! répondit Clara, en prenant une pose d'actrice. On m'a trop souvent dit chez papa qu'avec une instruction comme celle que je possède, je pouvais arriver très haut.

— Hélas ! reprit tante Bibiane. Pourtant, ce qu'il y a de sûr, c'est que ce soir je jeterai au poêle tous les infâmes romans.

— Cela ne me fait ni chaud ni froid, ma tante, dit la fillette. Je les sais par cœur. J'en composerai si je voulais.

Et elle entama l'histoire abracadabrante d'une rouleuse de cigares qui fut recherchée en même temps par un major de l'armée anglaise, un capitaine de navire et un aide-de-camp du gouverneur.

— Mon Dieu ! interrompit Bibiane, comment faire pour mettre un peu de raison dans cette tête-là ?

Clara, qui n'était pas méchante, se mit résolument à la besogne que lui avait tracée sa tante. Elle se dit qu'il fallait bien être reconnaissante pour celle qui se montrait si bonne et qui pouvait au besoin fournir une petite dot. Néanmoins, tout en cessant de lire des romans, elle n'oublia pas ceux qu'elle avait lus, et ne chassa pas de son esprit toutes les sottises qu'ils y avaient accumulées.

Elle ne pouvait se faire à l'idée d'épouser un homme endurci au travail.

Ce qui lui fallait, à elle, c'était un beau galant, tiré à quatre épingles, riche, de haute naissance et surtout un mari qui adorât sa femme depuis le matin jusqu'au soir.

Clara n'avoua jamais cette prétention à sa tante, mais celle-ci lui ayant proposé, l'un après l'autre, alors qu'elle eut atteint ses dix-huit ans, un marchand, un mécanicien, un jardinier et un agriculteur, Clara les reçut avec tant de hauteur, que tante Bibiane jugea que sa nièce avait encore la tête remplie d'idées romanesques.

Clara se fit ainsi en peu de temps une réputation de fille excentrique, de sorte que personne ne se présenta désormais pour la demander en mariage.

Cet espèce d'isolement choquait bien un peu ses susceptibilités, mais elle s'en consolait dans l'espérance de voir un jour son idéal de mari.

Avec cette espérance elle atteignit vingt-et-un ans, puis vingt-deux.

Bibiane Lourbec, dont l'âge avait alourdi le pas, se désolait à la pensée que sa nièce qu'elle aimait tendrement n'avait pas encore un protecteur convenable, un honnête garçon.

Bibiane Lourbec mourut le jour même où Clara avait ses vingt-quatre ans. Avant de quitter ce bas monde elle fit un testament assez curieux, rédigé par maître Bourbonnet, notaire public, à Montréal. En voici les principales dispositions :

Je lègue à ma chère nièce, Clara Dumont, la propriété que nous habitons toutes les deux et toute ma lingerie et ma vaisselle ; mes volailles, ma vache, mon cheval et ma petite charrette à ressorts, à la condition qu'elle ne vende jamais la dite propriété.

Je lègue en outre à la dite Clara Dumont mon dépôt d'argent à la banque d'Épargnes.

Enfin, je lui lègue une maison en briques, à deux étages, quitte et claire, sise et située rue Sainte-Marie, à Montréal, et portant le No. . . . de la dite rue et le No. . . . du cadastre de la dite ville, à la condition qu'elle se mariera dans deux ans, à dater du jour de ma mort et que deux ans après son mariage elle déclarera devant un témoin à maître Bourbonnet qu'elle est heureuse en ménage.

Faute de quoi, je lègue la dite maison à la société de St-Vincent de Paul, pour en faire l'usage qu'il lui plaira, à moins que Clara, s'étant mariée, elle n'ait au moins deux enfants de son mariage, auquel cas je désire qu'à ces enfants appartienne la dite maison.

Ces dispositions testamentaires indiquaient chez tante Bibiane un grand esprit de prévoyance, une espèce de seconde vue. Elle devinait que, étant disparue de ce monde et laissant sa nièce sans guide, celle-ci commettrait un jour ou l'autre quelque bêtise.

STANISLAS COTÉ.

(La fin au prochain numéro)

LITTÉRATURE NOUVELLE

LES lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ apprendront avec plaisir que notre collaborateur, M. S. Coté, vient de composer un drame qui a pour titre : *La chasse à l'héritage*, et que l'Union des Commis-Marchands fera représenter à sa grande soirée d'octobre prochain.

Dans cette pièce, qui est une étude de mœurs canadiennes, l'auteur a déployé une verve que l'on soupçonnait bien, mais que l'on ne connaissait pas encore assez. Il y flagelle sérieusement un vice de notre société, le jeu et les tripots de jeu.

Nous réservons à plus tard notre appréciation détaillée de ce drame, mais nous pouvons dire de suite, qu'il mérite certainement d'être représenté, parce qu'il est bien fait, bien écrit et rempli de situations émouvantes.

A la même soirée sera représentée une jolie comédie : *Le retour d'un volontaire*, due à la plume d'un écrivain que nos lecteurs connaissent déjà, mais qui ne veut pas dire son nom pour le moment. Cette comédie, que nous connaissons, est pleine de brio et la note patriotique y est amenée avec beaucoup d'art.

X. X.

LE MOIS D'AOUÛT

(Voir gravures)

Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe.

Mais quand les blés sont mûrs, depuis longtemps déjà les couvées ont pris l'essor, à moins que les couples ne se soient attardés en leurs amours. En ce cas, malheur à leur progéniture, car le mois d'août est le mois de la moisson, le mois où les grands épis blonds tombent, avec les fleurettes rouges et bleues, sous le tranchant de la faux ou les dents de la faucille. Alors il faut fuir ; « volez, se culbutant » au plus vite, toute la maisonnée, sous peine de mort, doit déloger sans trompettes.

M. Habert Dys a fort bien rendu, en son gracieux et aimable dessin, ce petit drame de la moisson, du mois d'août. Tout y est d'une touche fine et délicate, tout y est léger et frais, même les figures des moissonneurs, entrevues derrière les hautes tiges des graminées suant et haletant, à l'heure où le soleil, dans le ciel d'un bleu pâle, lance sur la terre des rayons d'une implacable intensité.

Il n'y a pas de mathématicien capable de mesurer la bêtise humaine. Elle est insondable comme l'infini !



LE MOIS D'AOUT

LA

PORTEUSE DE PAIN

—o—

PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)

—o—

LXXX

Tu as la fièvre, mignonne, fit-il avec émotion.

—Un peu, répondit Mary.

—Tu as mal dormi ?

—Très mal.

En même temps une toux sèche déchirait la gorge de la jeune malade.

—Tu souffres ? reprit Paul Harmant.

—Oui, c'est vrai, je souffre... je souffre beaucoup.

Deux grosses larmes coulèrent sur les joues du misérable chez qui la paternité était le seul sentiment humain.

—Où est ton mal ? bégaya-t-il.

—Là... et là, dit Mary en posant sa main successivement sur son front et sur le côté gauche de la poitrine.

—A la tête et à la poitrine alors ?

—Non, au cœur.

L'assassin de Jules Labroue tressaillit.

—Au cœur ! répéta-t-il.

—Oui, père.

—Tu ne m'avais jamais parlé de ce mal, ni à moi, ni au médecin.

—C'est qu'il est de date récente.

LXXXI

—Sont-ce des palpitations que tu éprouves ? poursuivit Paul Harmant.

—Non, c'est une sensation indéfinissable. On croirait qu'une main s'introduit dans ma poitrine, et par instant me comprime le cœur. Père, ajouta la jeune fille en baissant la voix, je dois aujourd'hui te faire un aveu... te dire la vérité tout entière.

—Parle, ma chérie.

Mary prit à son tour les mains de son père, et tournant vers lui son visage amaigri, ses yeux pleins de larmes, elle lui dit :

—Ma plus grande souffrance, vois-tu, c'est la peur de t'affliger qui la cause. J'ai bien compris que tu rêvais pour moi ce qu'on appelle un beau mariage, c'est-à-dire une alliance avec une famille riche, comme tu l'es toi-même, et, de plus, ayant un grand nom... un titre de noblesse. Est-ce vrai, cela ?

—C'est vrai. J'ambitionne pour toi des destinées si hautes, que tu sois enviée de toutes les femmes.

—Eh bien, père, il ne faut plus ambitionner cela, car la réalisation de tes rêves est impossible. Un seul mariage peut me donner le bonheur. S'il ne s'accomplit point je ne me marierai jamais. Père, depuis deux mois je souffre de te cacher le secret qui remplit mon âme. Depuis deux mois j'aime quelqu'un.

Jacques Garaud frissonna de tout son corps.

—Lucien Labroue, n'est-ce pas ? s'écria-t-il.

—Tu le savais ? balbutia Mary en cachant sa figure sur la poitrine de son père.

—Je l'avais deviné.

—Eh bien, oui, c'est lui que j'aime, lui que

j'aime plus que ma vie, plus que tout au monde, excepté toi, et que j'aimerai toujours.

Le faux Paul Harmant était devenu aussi pâle que sa fille.

—Mais, ma pauvre enfant, répliqua-t-il, cet amour est insensé !

—Oh ! ne me dis pas cela ! reprit la jeune fille dont les sanglots éclatèrent. Ne cherche pas à me convaincre par des raisonnements inutiles. Rien au monde ne peut arracher de mon cœur un amour qui désormais fait partie de mon existence ! Et d'ailleurs pourquoi donc serait-il insensé, cet amour ? Lucien Labroue est pauvre, et nous sommes riches, c'est vrai. Mais qu'importe cela ? Lucien Labroue est de naissance obscure, mais est-ce que nous appartenons à la noblesse, nous ? Est-ce que je tiens à devenir noble ? Est-ce que je vendrais mon cœur pour un titre ? Ah ! si je me sentais capable d'une telle bassesse, comme je me mépriserais ! Lucien a le talent, le courage, la volonté, par conséquent l'avenir. Je l'aime ! N'ent- il rien de tout cela, je l'aimerais encore. Père, tu

—Il ne s'agit pas de donner ta vie ; mais seulement d'accepter Lucien pour fils. Si tu veux bien, je suis sûre que ma santé va renaître. Si tu refuses... ah ! père, c'est toi qui m'aurais tuée. Refuses-tu ?

Paul Harmant prit sa tête entre ses deux mains. Il lui semblait que son crâne allait éclater.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! bégaya-t-il, que tu me fais souffrir !

—Souffrir ? répéta Mary haletante. Pourquoi souffrir ? Ce que j'attends de toi, ce que je te supplie de m'accorder est si simple.

—Ma fille bien-aimée, mon enfant chéri, ne me demande pas cela.

—Pourquoi ?

—Lucien Labroue ne peut être ton mari.

—Je n'en veux cependant point d'autre que lui, je n'en accepterai jamais d'autre.

—Tu oublieras.

L'enfant porta la main à son cœur, et d'une voix faible comme un souffle, prononça ces mots :

—Je n'oublierai pas, je mourrai !

Et, glissant en arrière, elle s'abattit sur le dossier de son siège, évanouie. Paul Harmant, épouvanté, éperdu, se précipita aux genoux de sa fille.

—Mary ! ma bien-aimée Mary, s'écria-t-il, reviens à toi... ne meurs pas. Tout ce que tu veux, je le veux... j'accepte le sacrifice. Ecoute-moi, Mary... entends-moi... réponds-moi. Tu seras la femme de Lucien.

Mary ne répondait pas. Son visage demeurait livide. Ses yeux restaient fermés. Le millionnaire devenait fou d'épouvante. Il prit les mains de sa fille. Elles étaient glacées.

—Morte ! cria-t-il avec effarement ; elle est morte ! je l'ai tuée !

Bondissant jusqu'auprès de la cheminée, il saisit le cordon de la sonnette et le secoua à le briser. La femme de chambre accourut.

—Ma fil'e se meurt ! lui dit Paul Harmant d'une voix rauque, en désignant Mary inanimée.

La camériste poussa un cri et s'élança vers sa jeune maîtresse. A cette minute précise, l'enfant fit un mouvement léger.

—Elle revient à elle, murmura le père, dont un éclair de joie remplaça le morne désespoir. Ayez pitié de moi, mon Dieu ! ne me la prenez pas !

Puis, saisissant Mary, il la souleva et la porta jusqu'à son lit, où il l'étendit. Quelques gouttes de sang vinrent aux lèvres de la jeune fille. Jacques Garaud fit un geste de

terreur. Mary ouvrit les yeux, promena un regard vague autour d'elle et reconnut son père.

—Lucien ? Lucien ? murmura-t-elle d'une voix très basse, avec un accent interrogateur.

—Oui, répondit le millionnaire en se penchant vers elle, tu vivras pour l'aimer.

Ces mots galvanisèrent la malade. Elle prit dans ses mains la tête de son père, l'embrassa sur les deux joues et parlant tout bas, à son oreille, lui dit :

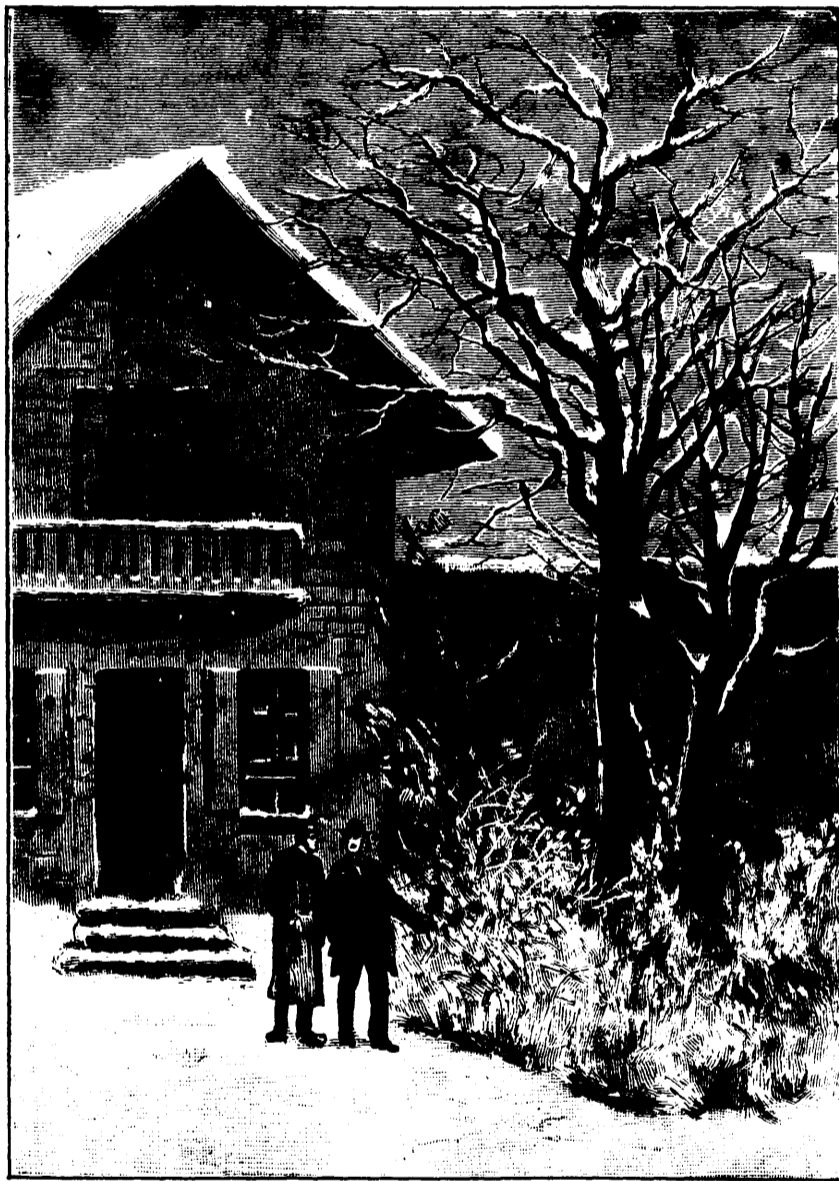
—Tu me le donneras, alors ?

—Je te le donnerai, oui.

—Bien vrai ?

—Je te le jure !

—Ah ! je suis heureuse, maintenant ! La joie me rend des forces et me rendra bientôt la santé. Va, père, et ne crains rien, je veux pas mourir.



Il finit par trouver aux Batignolles un petit pavillon.—(Voir page 119, col. 1.)

ne veux pas que je te quitte. Eh ! bien, avec Lucien devenu ton associé, je resterais sans cesse auprès de toi. Cela te constituerait plus encore qu'aujourd'hui un intérieur, une famille. Tu serais aimé par Lucien comme tu l'es par moi, tu aurais deux enfants au lieu d'un, voilà tout. Est-ce que ce ne serait pas bon ?

Jacques Garaud gardait le silence.

—Père, m'aimes-tu ? reprit la jeune fille.

—Si je t'aime, mon enfant adorée ! Tu demandes si je t'aime !

Et l'assassin de Jules Labroue pressa Mary contre son cœur avec une effusion de paternelle tendresse.

—Alors, père, tu ne voudrais point me voir mourir ?

—Mourir, toi ! je donnerais ma vie pour sauver la tienne.

Paul Harmant quitta la chambre après avoir rendu à son enfant baiser pour baiser. Au moment d'atteindre la porte, il se retourna et jeta un dernier regard, plein d'angoisse et d'épouvante au charmant et pâle visage que le doigt de la mort semblait avoir touché.

— A ce soir, chère enfant ! dit-il en s'efforçant de sourire. A ce soir !

Dans la cour de l'hôtel la voiture attendait, tout attelée. L'industriel y monta et donna l'ordre de le conduire à Courbevoie. Il avait la tête en feu. Un combat effrayant se livrait dans son âme, mais l'issue de ce combat n'était plus douteuse maintenant, puisqu'il s'agissait de sauver Mary, de le tenter du moins ! et que d'ailleurs il était engagé par sa promesse formelle sur laquelle il ne pouvait plus revenir.

— Adviene que pourra ! se dit-il pour en finir avec ses irrésolutions. Il faut que ce mariage se fasse, la vie de ma fille est à ce prix, et je suis prêt pour qu'elle vive, à me sacrifier moi-même !

Après un moment de réflexion il ajouta :

— Ne serait-ce point d'ailleurs un moyen de détourner la vengeance de Lucien Labroue, si quelque hasard funeste venait lui révéler le passé ? Une fois le mariage accompli, oserait-il soulever un scandale autour de l'homme dont il aurait épousé la fille ? Evidemment, non ! Mary est mon bon ange ? cette union qui me faisait peur sera peut-être pour moi le salut !

En arrivant à l'usine l'industriel, mettant de côté toute préoccupation, s'occupa des affaires courantes, se fit rendre compte de la correspondance, visita les ateliers avec le jeune directeur des travaux, Lucien Labroue, puis pria ce dernier de l'accompagner dans son cabinet. Malgré son aplomb habituel, le faux Paul Harmant se sentait fort embarrassé pour aborder la question brûlante et rien n'était plus embarrassant en effet, car il s'agissait d'offrir sa fille qu'on ne lui demandait pas. Enfin il se rappela comment James Mortimer avait agi avec lui sur le paquebot qui les transportait en Amérique et il pensa :

— Sans être absolument les mêmes, les circonstances se ressemblent beaucoup. Ce qu'à fait jadis James Mortimer, je puis le faire.

Puis, brusquement, il dit au jeune homme :

— Je vous ai prié de venir avec moi, mon cher Lucien, parce que j'ai à vous entretenir d'une chose de la plus haute importance.

Le fils de Jules Labroue s'inclina. Cette entrée en matières piquait vivement sa curiosité. Paul Harmant continua :

— Etes-vous satisfait de la position que vous occupez ici ?

— Comment ne le serais-je point, monsieur ? répliqua Lucien. Grâce à votre libéralité je gagne assez d'argent pour ne pas même dépenser le tiers de mes appointements mensuels. Ce sera donc pour moi, au bout de quelques années, une fortune certaine.

— Fortune à laquelle vous aspirez ?

— Je l'avoue !

— Et qui doit vous permettre de réaliser la grande ambition de votre vie. Ambition louable entre toutes, et que je connais.

Lucien regarda son interlocuteur avec une inexplicable surprise.

— Ce que je vous dis là vous étonne, fit Paul Harmant. Votre étonnement cessera quand vous saurez que j'ai causé longuement de vous, il y a quelques jours, avec Georges Darier, mon avocat et votre ami. J'ai appris par lui que vous désiriez plus que tout au monde faire reconstruire sur des terrains qui vous appartiennent à Alfortville, les ateliers que votre père y possédait jadis.

— C'est vrai, monsieur. Tel est en effet le but de ma vie, et je crois honorer la mémoire de mon pauvre père en agissant ainsi.

— La pensée est noble. La tâche est sainte.

— Ainsi, vous m'approuvez, monsieur ?

— Je vous approuve, je vous admire, et je vais vous en donner la preuve sans réplique, en vous fournissant le moyen d'atteindre plus vite ce que vous appelez le but de votre vie.

— Vous, monsieur Harmant ?

— Moi-même.

— Et de quelle manière ?

— De la manière la plus simple. Vous voyez,

mon cher enfant, que l'usine où nous sommes, quoiqu'elle soit de création toute récente, et quoiqu'elle regorge de travailleurs, ne peut suffire à exécuter les travaux commandés, travaux dont le nombre et l'étendue iront en s'augmentant chaque jour. Vous constatez cela comme moi, n'est-ce pas ?

LXXXII

— Il est impossible de ne le point constater, à moins de fermer les yeux à l'évidence, répliqua Lucien. J'ai même eu l'honneur de vous dire plus d'une fois qu'il arriverait un moment prochain où vous serez obligé d'acheter d'autres terrains pour y construire de nouveaux ateliers.

— Vous avez eu raison, fit l'industriel, le moment est venu.

— Vous avez des terrains en vue ?

— Oui. Les vôtres.

— Mais je ne veux pas les vendre, monsieur, vous le savez bien, s'écria le fils de Jules Labroue.

— Aussi, je ne vous propose pas de vous les acheter.

Lucien regarda son interlocuteur avec un étonnement facile à comprendre. Le faux Paul Harmant poursuivit :

— J'ai mûrement réfléchi, pesé longuement le pour et le contre, et de mes réflexions il résulte que, pour donner à mon industrie les développements immenses qu'elle comporte, j'ai besoin qu'un homme de talent et d'expérience devienne à bref délai mon associé. Cet associé je l'ai choisi. C'est vous.

— Moi ! moi, votre associé ! s'écria le jeune homme étourdi par cette proposition et ne pouvant en croire ses oreilles.

— Parfaitement !

— Mais, monsieur, mes terrains ne représentent pas la millième partie de la valeur de vos constructions et de votre matériel.

— Je sais cela et ne m'en inquiète point. Voici ce que je vous propose, monsieur Labroue : Sur les terrains que vous possédez à Alfortville je ferai construire à mes frais une usine de la même importance que celle-ci et par un acte régulier je vous en rendrai propriétaire. Ce sera votre apport dans l'association. Nos deux usines fonctionneront parallèlement, et chaque année nous ferons le partage des bénéfices. Vous voyez que rien n'est plus simple. Que pensez-vous de ma proposition ?

— Je pense, monsieur, qu'en vous écoutant, je me demande si je rêve.

— Non, vous ne rêvez pas, l'offre est sérieuse.

— Alors, monsieur, je n'ose l'accepter.

— Pourquoi donc ?

— Parce que, pour la mériter, je n'ai rien fait.

— Savez-vous comment je suis arrivé à la fortune, M. Labroue ? Savez-vous comment, moi, simple mécanicien, ne possédant que beaucoup de courage et quelque habileté dans mon métier, je suis devenu l'associé de James Mortimer ?

— Par le travail.

— Oui, certes, mais non comme vous l'entendez. Ce grand industriel américain, voyant en moi un travailleur doué d'aptitudes spéciales, m'a donné la main de sa fille en m'associant à lui.

Lucien tressaillit. Jacques Garaud continua :

— Pourquoi ne suivrai-je pas l'exemple de James Mortimer ? Pourquoi me montrerais-je moins généreux que lui ? La part de fortune que je vous propose serait la dot de ma fille.

— Mademoiselle Mary deviendrait ma femme ? balbutia Lucien.

— Sans doute, fit le millionnaire avec un sourire un peu contraint ; il me semble que cette perspective n'a rien d'effrayant. Mary vous a distingué, mon cher Lucien ; elle apprécie vos qualités réelles et m'en a fait l'aveu. Je ne pouvais qu'approuver son choix, car je vous estime et je vous aime, et je serai très heureux de vous nommer mon gendre.

— Monsieur, dit vivement Lucien, l'offre que vous voulez bien me faire me prouve votre estime et votre sympathie... j'en suis fier et touché, mais, encore une fois je ne l'accepte pas.

— Encore une fois, pourquoi ? demanda Jacques Garaud étonné et inquiet.

— L'honneur est trop grand pour moi.

— Ce n'est pas une raison.

— Je la trouve suffisante.

— C'est une défaite. Ne m'avez-vous donc point

compris ? J'ai dit que Mary vous avait distingué. J'aurais dû dire qu'elle vous aime. Oui, la pauvre enfant vous aime de tout son cœur, de toutes ses forces. Elle vous aime à en mourir.

— Monsieur Harmant, fit Lucien d'une voix émue, votre franchise appelle la mienne. Je serais ingrat si je n'éprouvais une reconnaissance sans bornes, mais à ma reconnaissance se mêle un profond chagrin.

— Lequel ?

— Celui de vous affliger par un refus.

— Refus insensé qui ne repose sur aucun motif sérieux ! s'écria le millionnaire.

— Il repose, au contraire, sur le plus sérieux de tous les motifs. Mon cœur ne m'appartient plus.

— Vous aimez quelqu'un ?

— Oui, une jeune fille que j'ai juré d'épouser, et rien au monde ne me ferait manquer à mon serment.

— Une enfant sans fortune, je le parierais.

— Et vous ne vous tromperiez point. Elle ne possède rien.

— Mon cher Lucien, l'amour passe... l'argent reste.

— Mon amour est impérissable et la fortune n'est rien pour moi à côté des joies du cœur.

— Vous réfléchirez.

— La réflexion ne changera rien à ce qui se passe dans mon âme.

— Vous vous souviendrez que Mary vous aime.

— Vous venez de me le dire, monsieur "l'amour passe."

— La pauvre enfant est profondément atteinte. Elle peut mourir de votre refus.

— Ma modestie me défend de le croire, et je vous supplie, monsieur, de ne point insister.

— Je n'insisterai pas ; votre avenir est en jeu, songez-y !

Lucien s'était levé.

— Songez-y ! répéta Paul Harmant.

Le jeune homme s'inclina sans répondre et sortit. Dès qu'il eut refermé la porte derrière lui, le grand industriel se mit à marcher avec agitation dans son cabinet.

— Il aime ailleurs, murmura-t-il d'une voix sifflante, il aime une jeune fille sans fortune ; il refuse d'épouser mon enfant, et ce refus peut être cause de la mort de Mary ! Ah ! non ! non ! ajouta-t-il après un silence, il n'en sera pas ainsi ! Ma fille d'abord. Ma fille avant tout ! Cette femme qui s'est emparée de Lucien, je la découvrirai, et, si elle est un obstacle, je la briserai. Périsse le monde, pourvu que ma fille vive !

* * *

Mary Harmant attendait le retour de son père avec une impatience plus facile à comprendre qu'à décrire. Après la crise à laquelle nous avons assisté elle s'était reposée pendant quelques heures, et avait trouvé dans le sommeil un calme relatif et un peu de force. Dans l'après-midi, elle s'était fait conduire chez madame Augustine, sa couturière. Lucie, presque en même temps qu'elle, y arrivait.

— Ah ! ma chère petite, lui dit Mary, je suis aise de vous rencontrer... d'abord pour vous adresser des reproches.

— Des reproches, mademoiselle ! s'écria la jeune ouvrière toute surprise.

— Oui.

— Et à quel sujet ?

— Vous n'êtes pas venue me voir.

— N'ayant rien à essayer à mademoiselle, je n'ai pas cru pouvoir me permettre de la déranger.

— C'est mal, Lucie, ce que vous me dites là. Vous savez bien que votre présence m'est agréable. Vous auriez dû venir.

— Je n'osais pas.

— Eh bien, à l'avenir vous osez, je vous en prie. D'ailleurs, je vais commander à madame Augustine une foule de robes et de costumes, et vous viendrez me les essayer.

— J'en serai très heureuse.

— Savez-vous, Lucie, que j'ai un caprice.

— Lequel ? mademoiselle.

— Celui d'aller vous visiter chez vous.

— C'est un caprice facile à satisfaire, mademoiselle, fit la jeune fille en souriant. Vous trouverez une chambrette bien modeste, au sixième étage, mais vous y serez reçue par un cœur reconnaissant et dévoué.

—Je n'en doute pas. Donnez-moi votre adresse écrite.

Lucie écrivit sur un carré de papier le nom du quai Bourbon et le numéro de la maison. Mary serra ce papier dans un petit agenda d'ivoire et reprit :

—C'est convenu. J'irai vous voir un dimanche.

Lucie allait répondre :
—Mademoiselle trouvera probablement chez moi mon futur mari, Lucien Labroue, l'employé de M. Harmant.

Elle n'en eut pas le temps. L'arrivée de madame Augustine sa patronne l'empêcha de parler. Il lui fallait aller essayer une robe à l'une des clientes de la maison, et, après avoir salué la fille du millionnaire, elle sortit. Mary commanda, pour tuer le temps, des costumes dont elle n'avait aucun besoin, alla faire ensuite un tour au bois, toute seule, à demi couchée dans sa voiture, et regagna l'hôtel de la rue Murillo.

Cinq heures sonnaient. Le retour de Paul Harmant pouvait se faire attendre longtemps encore. Tout en se sachant fiévreusement attendu l'industriel tardait volontairement et se demandait avec épouvante ce qu'il allait répondre aux questions de sa fille. Enfin, à six heures et demie, il lui fallut rentrer. En descendant de voiture, il contraignit son visage à prendre une expression joyeuse, et il monta à l'appartement de Mary. La jeune fille courut à sa rencontre et lui sauta au cou.

—Je vois avec bonheur que cela va tout à fait bien, chère enfant ! lui dit-il.

—Oh ! tout à fait bien, père. Après ton départ j'ai dormi. En me réveillant, j'étais remise. Pour me distraire, je suis allée chez ma couturière, où j'ai fait des commandes folles. Heureusement, tu es très riche, car le mémoire de madame Augustine sera d'un chiffre formidable. Un tour après cela dans l'allée des Acacias, et je suis revenue. Voilà ma journée. Et toi, père, qu'as-tu fait ? M'apportes-tu la joie ou du moins l'espérance ?

Sans hésiter, Paul Harmant répondit :

—Oui, chère enfant, je t'apporte l'espérance.

—Tu as dit à Lucien Labroue que je l'aimais ?

Le millionnaire eut un éclat de rire un peu contraint.

—Peste ! fit-il ensuite, comme tu y vas ! Et les convenances, mignonne ! Que faisons-nous des convenances ? Il me semble que tu les oublies !

—Non, père, je ne les oublies pas, répliqua Mary, et ma parole a trahi ma pensée. Mais, sans froisser les convenances, tu pouvais faire comprendre à M. Lucien que, s'il t'adressait une demande, elle serait bien accueillie.

—Je n'y ai point manqué. J'ai résumé brièvement notre conversation chez Georges Darier au sujet des terrains qu'il possède à Alfortville, et j'ai ajouté : " L'usine bâtie sur ces terrains sera la dot de ma fille."

—Ah ! s'écria Mary, c'était bien, cela, c'était très adroit, père, et je te complimente.

—On ne pouvait mieux dire, n'est-ce pas ?

—Impossible ! Qu'a répondu M. Lucien ?

LXXXIII

—Lucien Labroue est un jeune homme plein de délicatesse et d'honneur, dit le millionnaire, il ne pouvait croire que mes offres fussent sérieuses. Il regardait la possibilité d'une association et d'une alliance avec moi comme incompatible avec la modestie de sa situation actuelle.

—Enfin, a-t-il accepté ? demanda Mary à qui ces méandres de l'entretien donnaient la fièvre.

—Il a accepté, oui ; mais, avec cette délicatesse dont je te parlais à l'instant, délicatesse que je ne saurais trop louer, il a mis à son consentement une condition.

—Laquelle ? balbutia Mary tremblante.

—Lucien est un piocheur, tu le sais. De plus c'est un chercheur. Tout en dirigeant les travaux de ma maison, il a inventé une machine fort ingénieuse qui peut et doit rapporter beaucoup d'argent. Il désire, avant de donner suite à nos projets, réaliser l'invention dont il s'agit. Ce sera son apport dans la communauté, apport d'une sérieuse valeur, et de la sorte son amour-propre n'aura point à souffrir.

Rien n'était plus vraisemblable que ce que venait d'expliquer le grand industriel de l'air le

plus simple et du ton le plus naturel. Mary ne pouvait soupçonner et ne soupçonna point un mensonge.

—Sa résolution est d'une âme noble, répondit-elle. Quoiqu'elle doive retarder mon bonheur, je la comprends et je l'approuve. Mais il est une chose dont tu ne m'as point parlé et qui est surtout importante. Lucien m'aime-t-il ?

Si la question était importante pour Mary, elle était singulièrement embarrassante pour le faux Paul Harmant. Elle le forçait à mentir encore, s'il ne voulait briser le cœur de sa fille. Il répliqua, mais avec moins d'assurance que la première fois :

—Qui donc ne t'aimerait ?

—Ce n'est pas répondre. M'aime-t-il ?

—Tu dois comprendre qu'en face de l'abîme que semblait creuser entre vous la différence des fortunes, il n'osait lever les yeux sur toi, et s'avouer à lui-même son amour. Je le crois timide. Il ne m'a pas fait d'aveu positif, mais l'éclat de ses yeux et le rayonnement de sa figure parlaient éloquemment pour lui.

Mary devint pâle.

—Es-tu bien sûr de cela ? demanda-t-elle.

—Oui, très sûr. Je ne pouvais me tromper à son expression de joie profonde.

(La suite au prochain numéro.)

PIQUE-NIQUE.

Le premier pique-nique annuel de la Compagnie de Lithographie et d'Imprimerie Gebhardt-Berthiaume, a eu lieu samedi, le 15 courant, à l'île aux Pins, Sault-aux-Récollets. Le départ eut lieu des bureaux de la Compagnie, Nos. 28 et 30, rue St-Gabriel, à huit heures a.m. Les patrons et les employés, au nombre d'à peu près soixante, prirent part aux divers jeux et amusements que comprenait le programme. A midi, les amusements furent interrompus et tout le monde fut invité à se rendre à un petit pavillon, où les employés avaient préparé un goûter. La santé du président, M. F. Thibaut, et celle du gérant, M. T. Berthiaume, fut alors proposée et bue avec entrain ; M. Thibaut, en quelques mots très-bien appropriés, félicita les employés du succès de leur pique-nique et de la bonne entente qui avait toujours régné entre les patrons et les employés de la Compagnie. Après quelques petits discours, tout le monde se mit à faire honneur à la table, et à 1.30 heure les amusements recommencèrent et se continuèrent jusqu'à 6 heures. A 6.30 heures, alors que tout le monde était prêt à revenir, des remerciements furent votés aux donateurs : *Le Monteur du Commerce, Le Monde Illustré, Le Monde, La Cie Gebhardt-Berthiaume, MM. J. B. Rolland & Fils, Cardinal & Corriveau, A. Nathan, Drapeau & Savignac, un Ami, Ames, Holdan & Cie, J. Gauthier & Cie, rue Ste-Catherine, Le Syndicat Canadien, Alain & Catelli, Stroud Bros., L. Ledieu, Montreal Optical Co., le Dr. A. Lamarche, N. Beaudry, H. & A. Nelson, M. Charlebois, Gernaey & Hamelin, Chs. Desjardins & Cie, Lorge & Cie, Ludger Trudeau, Dagrion-Richer, R. Beullac, J. B. Bureau, Jos. B. Giguère, Hôtel du Canada, Goulet & Frères, Chas. Sauvé, L. E. Morin Jr., C. G. Glass M. Guilbeault et Evans, Son & Mason.*

Le retour se fit agréablement et tous les pique-niqueurs étaient à leurs demeures à 9 heures.

Espérons que les autres ateliers d'imprimerie suivront l'exemple de cette Compagnie et donneront à leurs employés l'avantage d'aller se reposer une journée loin du bruit de la ville.

Honneur à la Cie de Lithographie et d'Imprimerie Gebhardt-Berthiaume.

Communiqué.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Il arrive parfois qu'on a les mains tâchées d'encre. Certaines encres résistent au savon, surtout les encres sympathiques ou à copier, celles à l'anniline, etc.

Pour enlever les taches sur les mains, il suffit de faire dissoudre une pincée de sel d'oseille dans un peu d'eau ; on s'en frotte les parties tâchées, la dissolution s'opère, l'encre passe au rouge et disparaît. Il ne reste plus qu'à se savonner.

LE GÉNÉRAL DE COURCY

(Voir gravures)



Le général comte de Courcy est âgé de cinquante-huit ans.

Né dans l'Orléanais, il est sorti de Saint-Cyr en 1846 et débuta dans les bataillons de chasseurs à pied, où sa bravoure, son énergie et son intelligence lui valurent un avancement rapide. Il prit part à la campagne de Crimée, comme capitaine au 14^e bataillon de chasseurs, à celle d'Italie, après laquelle il devint commandant au 25^e de ligne, à celle du Mexique où il eut sous ses ordres le 1^{er} bataillon de chasseurs à pied.

En 1870, il était à la tête du 90^e régiment d'infanterie qui fit partie de l'armée du Rhin. Sous Metz, il se trouva au combat de Borny, de Gravelotte et de Mercy. A Borny, le régiment souffrait beaucoup ; son 2^e bataillon, envoyé pour refouler les Prussiens qui s'avançaient en masses serrées sur la route de Saint-Avoine, perdit la moitié de son effectif. Le général Duplessis, commandant la brigade, fut blessé en même temps que ses deux officiers d'ordonnance. Le lieutenant-colonel Vilmette (aujourd'hui général, chef du 2^e corps d'armée à Amiens) eut un cheval tué sous lui. On cite cet exemple magnifique du tambour-major du 90^{me}, saisissant un fusil et s'en servant pour maintenir au feu des soldats. Un fantassin atteint à l'épaule, resta au milieu de ses camarades, les exhortant de la voix. Celui-ci répondit au colonel de Courcy :

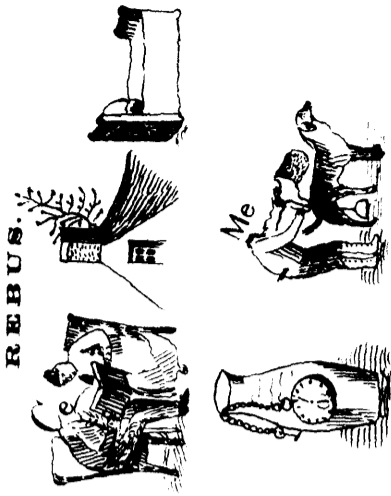
—Il y a bien assez d'hommes hors du rang ; tant que je peux rester debout, je n'ai pas besoin d'aller à l'ambulance.

Promu divisionnaire en janvier 1878, le général de Courcy fut envoyé d'abord à Dijon, puis à Nancy où ses grandes façons, sa distinction, son affabilité le rendirent sympathique à la population. Il exerça pendant quelque temps le commandement du 6^e corps avant l'arrivée du général Chanzy et il se trouvait à la tête du 10^e corps à Rennes quand lui arriva sa nomination de commandant en chef du corps expéditionnaire du Tonkin.

NOS PRIMES

LISTE DES RÉCLAMANTS DU DERNIER TIRAGE

- Montréal.—Louis G. A. Sauvé, 15 rue de la Montagne ; G. Coupal, 117, rue St.-Paul ; Arthur Clément, 3, rue Ste-Julie ; A. C. Dionne, 243, rue Lafontaine ; Dame D. Vadeboncoeur, 32, rue Versailles ; Dame Julie Rhéaume, 50, rue Fullum ; Francis Charbonneau, 744, rue Ste-Catherine ; Alphonse Archambeault, 191 rue Panet ; L. N. Soly, 1949, rue Notre-Dame ; Dame Edmond Proulx, 170, rue Ste-Elizabeth ; Narcisse Durocher, 131 rue Sanguinet ; Delle C. Duprat, Notre-Dame-de-Lourdes, rue Ste-Catherine ; A. L. Gagnon, 179, rue St-Jacques ; G. Reed, 2617, rue Notre-Dame ; J. Z. Forest, 236, rue Visitation ; A. Dépatie, 520, rue Ste-Catherine ; Ferdinand Foisy, 978, rue St-Jacques ; Victor Fortier, 683, rue St-Laurent ; Dame Gilbert Gourde, 217 rue Ste-Elizabeth ; Fréd. LeRoux, 199, Avenue Laval ; Al. Jacquemin, 42, rue de la Montagne ; Sévère Décary, 383, rue Champlain ; Siméon Malo, 14, rue Nonancourt ; Delle Angéline Morel, 77½, rue Plessis ; Charles Clément, 144, rue Wolfe ; J. O. Pilon, 131, rue Montcalm ; Dame Léon Monarque, 16, rue de la Montagne ; Dame Louis Viau, 519, rue Dorchester ; J. B. Mercure, 23, ruelle Leduc ; Dame Napoléon Corley, 297, rue Richmond ; Emile Sarault, 1965, rue Notre-Dame.
- Québec.—Mandoza P. Bernard (\$50.00) 76, rue St-Joachim, faubourg St-Jean ; Joseph Fortier, contre-maître aux bâtisses du Parlement, R. E. Dion, commis au bureau du Protonotaire ; W. Gaboury, bureau de prêts et placements, rue St-Pierre ; C. C. Morency, 87, rue de l'Eglise, faubourg St-Roch ; Xavier Lacroix, 81, rue Franklin, St-Sauveur.
- Village St-Gabriel, Québec.—F. Poitras, 4, rue Anderson.
- Dorchester, Ont.—P. S. Durocher (\$25.00).
- Vorchères.—Delle Fleurine Bussières.
- Belleville Ill.—Francis Blanchette (\$4.00)
- Ottawa.—John A. Sawyer, département de l'Intérieur.
- Ville Saint-Henri.—Magloire Boyer, 106, rue St-Augustin.
- Ville Saint-Jean-Baptiste.—P. Mainville, N. P., coin des rues Pantaléon et Rachel ; Otilon Paré, 127, rue St-Laurent ; Elzéar L'Espérance, 137, rue St-Laurent.
- L'Ancre E. C.—Gédéon P. Grenier (\$10.00).
- Hull, P. Q.—J. A. Viau.
- Valleyfield.—Maurice Neveu.
- Vaudreuil Station.—J. B. A. Valois.



REBUS.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS :
Tout danger inconnu est effrayant.

CHOSSES ET AUTRES

La longueur moyenne de la vie en Russie est de 20 ans.

La Caroline du Sud est le seul pays où le divorce ne soit pas permis.

La dette du Canada est d'à peu près \$40 par tête.

C'est le 4 octobre que doivent avoir lieu les élections en France.

M. l'abbé Colin sera de retour à Montréal le 2 ou 3 septembre.

La ville de New-York compte dans ses limites 358 milles de rues.

On a découvert un courant de gaz, près de la Pointe-aux-Trembles.

Avec la patience on surmonte le mal, et avec du jugement on le prévient.

La ville de Sorel doit voter \$12,000 pour aider au parachèvement de la ligne de Montréal et Sorel.

Dans l'Etat du Maine, en 1884, il y a eu 578 divorces, soit un divorce par dix mariages.

Qu'est-ce que la vie ? un voyage de désagrément, pour lequel on ne donne pas de billet de retour.

Il y a 12,000,000 d'acres de terre non cultivées dans l'Etat de New-York, dont 5,000,000 sont en forêt.

A l'exposition d'Anvers, les juges ont accordé une médaille d'or pour les céréales du Canada, et au gouvernement canadien un diplôme d'honneur.

Un euphémiste normand.
— Mon Dieu ! ce n'est pas que mon oncle soit positivement avare, seulement il est paresseux de donner.

Des nouvelles du Tonkin mandent que l'évêque de Quinhon dit que plus de 10,000 chrétiens ont été massacrés dans les provinces de Biendinh et de Phyen.

LA MOISSON

Nous donnons ici l'époque de la moisson dans tous les pays du monde :
Janvier.—En Australie, dans la Nouvelle-Zélande, la plus grande partie du Chili et quelques parties de la République Argentine.

Février.—Dans les Indes Orientales.
Mars.—Dans la partie septentrionale des Indes.

FLAVIEN J. GRANGER,
PAPETIER.

13, COTE ST-LAMBERT, Montréal.

Fournitures de bureau, Livres blancs, Impressions, Reliures, Papiers d'emballage. Importation sur commande, de livres publiés en Europe. Articles de Paris.

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30 Saint-Gabriel, Montréal.

C'EST L'EAU MINERALE DE SAINT-LEON,

PRIMES MENSUELLES

DU

MONDE ILLUSTRÉ

1re Prime	-	-	\$50
2me "	-	-	25
3me "	-	-	15
4me "	-	-	10
5me "	-	-	5
6me "	-	-	4
7me "	-	-	3
8me "	-	-	2
86 Primes, a \$1	-	-	86
94 Primes			\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

UN REMEDE INFALLIBLE POUR TOUTES LES MALADIES,

E. MASSICOTTE & FRERE, SEULS AGENTS A MONTREAL.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

Avril.—Mexique, Egypte, Perse et Syrie.
Mai.—Nord de l'Asie Mineure, en Chine, Japon, Tunis, Algérie, Maroc et Texas.
Juin.—Californie, Espagne, Portugal, Italie, Grèce, Sicile et Midi de la France.
Juillet.—France, Autriche-Hongrie, Russie méridionale et la plus grande partie des Etats-Unis d'Amérique.
Août.—Suisse, Allemagne, Danemark, Belgique, Hollande, New-York.
Octobre.—Ecosse, Suède, Norvège, la plus grande partie du Canada et de la Russie, Finlande.
Novembre.—La moisson commence dans le Nord de la province de Santa Fé (République Argentine).
Décembre.—Santa Fé et Buenos-Ayres.

EAU MINERALE DE SAINT-LEON

En faisant usage de cette eau merveilleuse vous vous préserverez des maladies contagieuses et vous jouirez toujours d'une excellente santé. L'eau minérale de St-Léon guérit toutes les maladies. Faites-en usage et vous n'aurez pas besoin de médecin. Reçue tous les jours par
E. MASSICOTTE & FRERE,
Seuls agents pour Montréal.
217, rue St-Elizabeth.
(Téléphone No. 810 A.)

NOUS recommandons aux fumeurs le Cigare "Flora de Vect" de la manufacture de M. C. D. Lacroix, 21, rue Mystérieuse, Montréal. Il est excellent sous tous les rapports. Essayez-le.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.) where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

L'administration du MONDE ILLUSTRÉ est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.



Chemin de Fer Intercolonial

ARRANGEMENTS D'ÉTÉ

A partir de 1er JUIN 1885, les trains express de voyageurs circuleront tous les jours, Dimanches exceptés, comme suit :

Partant de la Pointe-Lévis.....	8.00 A. M.
Partant de Lévis.....	8.15 "
Arrivant à la Rivière-du-Loup.....	11.50 P. M.
" à Trois-Pistoles.....	12.55 "
" à Rimouski.....	2.30 "
" à Petit Métis.....	3.23 "
" à Campbellton.....	7.00 "
" à Dalhousie Junction.....	7.40 "
" à Bathurst.....	9.23 "
" à Newcastle.....	10.57 "
" à Moncton.....	1.40 A. M.
" à St-Jean.....	5.30 "
" à Halifax.....	9.15 "

Les trains du chemin de fer du Grand-Tronc partant de Montréal à 10.15 P. M. concourent avec les trains à la Pointe-Lévis.

Les Trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Le char Pulman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à St-Jean.

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

On peut obtenir des billets de passage par chemins de fer ou bateaux à vapeur pour tous les points en bas du fleuve et les Provinces Maritimes.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passage, le taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON,
Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est.
No 136 1/2 rue St-Jacques (en face du St Lawrence Hall), Montréal.

D. POTTINGER,
Surintendant-en-chef.
MONCTON, N.-B., Juin 1885.

NEWSPAPER ADVERTISING A book of 100 pages. The best book for an advertiser to consult, be he experienced or otherwise. It contains lists of newspapers and estimates of the cost of advertising. The advertiser who wants to spend one dollar, finds in it the information he requires, while for him who will invest one hundred thousand dollars in advertising, a scheme is indicated which will meet his every requirement, or can be made to do so by slight changes easily arrived at by correspondence. 149 editions have been issued. Sent post-paid, to any address for 10 cents. Write to GEO. F. ROWELL & CO., NEWSPAPER ADVERTISING BUREAU, (10 Spruce St. Printing House Sq.), New York.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.
Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

DR. H. E. DESROSIERS,
70, RUE ST-DENIS,
MONTREAL

DR. J. L. LEROUX,
2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL

N. GOYETTE,
BOUCHER.

MARCHE D'HOCHELAGA,

Etaux 1 et 3

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires, Bureau: rue Saint-Gabriel, No. 30 Montréal.